Dylan, un exemple parmi d'autres des coûts et difficultés du travail de la diversité : naît-on ou devient-on divers ?

Réponse à Anne-Claude Berthoud

Didier de Robillard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rdlc/1987>

DOI : 10.4000/rdlc.1987

ISSN : 1958-5772

Éditeur

ACEDLE

Référence électronique

Didier de Robillard, « Dylan, un exemple parmi d'autres des coûts et difficultés du travail de la diversité : naît-on ou devient-on divers ? », *Recherches en didactique des langues et des cultures* [En ligne], 7-1 | 2010, mis en ligne le 01 avril 2010, consulté le 12 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rdlc/1987> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rdlc.1987>

Ce document a été généré automatiquement le 12 avril 2022.

Recherches en didactique des langues et des cultures is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

Dylan, un exemple parmi d'autres des coûts et difficultés du travail de la diversité : naît-on ou devient-on divers ?

Réponse à Anne-Claude Berthoud

Didier de Robillard

Je voudrais remercier Véronique Castellotti de discussions à propos de cet article qui m'ont permis de l'améliorer. Je reste cependant seul responsable de son contenu.

1. Préalables

- 1 Le programme européen Dylan² est un programme ambitieux, posant des questions pertinentes sur les pratiques plurilingues. Considéré d'un point de vue positiviste, donc unimodal, ce programme a de nombreuses qualités que je ne vais pas énumérer ici. Dans la perspective qui est dominante de nos jours dans les sciences, et qui est celle de la figure de l'"expert" ce projet est sans doute exemplaire, et on se reportera avec intérêt au texte d'A.-C. Berthoud ici même qui apporte de précieux éléments de réflexion.
- 2 Ce n'est donc pas sur ce plan que je ferai porter ma "réaction" puisqu'elle se transformerait en un inintéressant et fastidieux panégyrique s'essayant au mieux à la variation stylistique et au pinaillage sur des points de détail. Ma réaction sera plus utile si elle porte plutôt sur des aspects du cadre qui sous-tendent ce programme. Cela est d'autant plus pertinent et utile au débat de fond que mes points de vue suscitent des réactions outrées, ou des réactions vives (se référer à la version filmée de la journée NEQ, à (Gadet, 2009), ou encore aux réactions violentes que ma communication aux journées portant pourtant sur les "Questions vives de la sociolinguistiques" a pu susciter à Aix-en-Provence le 26 juin 2009). Il me semble important de tenter d'y voir clair dans ce processus assez étonnant, dans la cohérence de ma posture

herméneutique, qui consiste à ne pas craindre le conflit, à l'assumer et à s'y livrer, et à rechercher, si l'on suit les enseignements de (Gadamer, 1976), à définir les enjeux de ces réactions pour mieux les travailler *ensemble*.

- 3 Pour ce faire, je partirai en toute cohérence du "paradigme" dans lequel je me situe (le terme "paradigme" convenant mal, mais l'essentiel est que je me fasse comprendre), et qui précisément semble poser problème à mes contradicteurs, celui des postures herméneutiques (Voir les références à H.G. Gadamer et P. Ricoeur en bibliographie, et autres références) que je ne peux pas expliciter en détail ici (on pourra lire Robillard, 2008, et Robillard, éd. 2009, mais aussi les arrières plans de cette réflexion depuis 1993).
- 4 Cela semble d'autant plus pertinent et nécessaire que les questions que je vais poser sont lourdes d'enjeux, dans la mesure où le programme Dylan émane des institutions de l'Union Européenne (UE), dans le cadre du 6^e Pcrdt (Programme Cadre de Recherche et de Développement Technologique), et a donc potentiellement une valeur d'emblème, d'exemple, quant à la façon d'aborder les questions de pluralité et de diversité linguistique et culturelle. Il est donc porteur d'éléments sous-jacents et potentiels de politique linguistique européenne, de politique tout court, et de politique scientifique plus ou moins implicites ou explicités qu'il importe de mettre en débat.
- 5 Cela dit, et dans la mesure où il s'agit d'une réflexion sur la posture du chercheur, ce programme particulier est loin d'être le seul concerné : il s'agit de considérations qui ont une portée bien plus large que cela, sur les difficultés à travailler³ la diversité dans le cadre scientifique dominant de nos jours, ainsi que sur une conséquence de cela, à savoir les ambiguïtés de la position d' "expert", lorsqu'il se prétend non pas expert classique, d'une portion contrôlée de monde (ou technologie), mais "expert de l'autre" en situation de diversité qui plus est. Cela conduit, on le voit déjà, à une contradiction forte : si l'expert classique (en mécanique, en chimie...) peut sans arrières pensées contrôler les "choses" à partir de son épistémologie positiviste pour en faire des technologies, l'expert en sciences humaines doit se poser des questions de fond, surtout dans une perspective de promotion de la diversité linguistique et culturelle, dès lors qu'il se propose de contrôler l'autre, puisque l'altérité de l'autre repose sur sa liberté. Malgré cela, les chercheurs sont de plus en plus incités par le personnel politique à adopter la posture d'expertise, à travers des jeux d'incitations diverses mises en œuvre par les institutions de la recherche, l'expertise devenant un facteur de marketing, conférant de la "visibilité", celle-ci, entre autres effets tant nocifs que bénéfiques, ayant l'avantage d'augmenter le pouvoir d'attraction des universités pour les étudiants et les financeurs, devient ainsi un enjeu concret de la vie des universités et de la recherche.
- 6 Je me livrerai donc au passage à quelques éléments de comparaison de Dylan avec d'autres recherches dans la mouvance "européenne" pour montrer l'étendue des enjeux, et surtout pour montrer la pesanteur des obstacles et inhibitions non seulement institutionnelles, mais surtout, et c'est sans doute là que mes propos dérangent le plus, ceux que les chercheurs transportent en eux en raison de l'histoire qui les a constitués, et qui empêchent de s'émanciper du positivisme, ce qui les conduit à ces contradictions qui freinent le travail de la diversité, et empêchent souvent même de voir et donc de débattre de ces contradictions, car elle nous sont constitutives et structurelles.

2. "Langue" et "diversité"

- 7 Les termes "langue" et "diversité" apparaissent dans le texte qui a servi de support à ma "réaction"⁴ : une soixantaine d'occurrences pour "langue", plus d'une dizaine pour la seule chaîne de caractères "diversité linguistique", sans compter les autres exemples où "diversité" apparaît seul (sensiblement le même nombre). Le nombre constitue un premier repérage grossier, la lecture du texte montrant, de plus, la pertinence qualitative pour les enjeux du texte concerné, de ces notions.
- 8 Il est donc assez étonnant que ces termes ne soient ni définis dans le texte lui-même, ni même simplement référés à une réflexion antérieure. Tout se passe comme si ces termes ne suscitaient pas de questions, de débats, d'enjeux. Lorsqu'on explore le site du programme Dylan, on fait également chou blanc ce qui ne signifie pas que personne, au sein de ce projet, n'a posé ces questions. Mais elles semblent ne pas être considérées comme suffisamment importantes pour figurer au cœur du projet, ce qui est assez surprenant.
- 9 À défaut de réflexion explicite, on trouve dans le texte support des expressions telles que "la langue en soi" (p. 5) qui réfère sans ambiguïté à la théorisation structuraliste de la "langue", définition homogénéiste, stabiliste et essentialiste un peu dissonnante par rapport à la suite de l'article, qui évoque, bien au contraire, l'hétérogénéité des discours. J'ai appelé cette conception classique de la "langue" "structuro-nationiste" parce qu'elle coïncide parfaitement avec les perspectives en vigueur au moment de la construction des nations européennes (et de la linguistique à prétention scientifique européenne). Dans un processus récursif, cette conception de la langue (et de la linguistique) légitime la construction des états-nations, censés reposer sur une unité monolingue et mono-culturelle que les sciences humaines en émergence elles-aussi (la coïncidence ne peut pas être complètement fortuite) étaient en train de fabriquer, en définissant la "langue" de manière homogénéiste, stabiliste et anhistorisée (Robillard, 2008-a), et la société comme fondée sur la contrainte. Il ne s'agit pas d'en conclure que cette approche caractérise la perspective mise en œuvre dans le projet Dylan, c'est justement, dans les affirmations au moins, plutôt l'inverse. On peut donc se demander quel est l'intérêt, alors, de partir implicitement, et sans autre forme de procès, de *cette* "langue"-là ?
- 10 Il n'est pas étonnant, si "langue" n'est pas défini explicitement ("langue" l'est néanmoins implicitement, en se rangeant sous la bannière structuro-nationiste dominante), que "diversité" ne le soit pas plus, puisqu'il s'agit, au fond, largement du même problème. Partir de "langue" rend difficile l'étude de l'hétérogénéité, sinon en manière de contrepoint, puisque "langue" donne implicitement la priorité à l'homogénéité, à "la langue en soi", cela ayant de fortes chances de se conclure par l'invisibilisation ou la minoration de la diversité ou, au mieux, par son traitement comme un phénomène "second" par rapport à la "langue" conçue comme ci-dessus, dont les caractéristiques sont donc implicitement considérées comme des étalons incontestables et indépassables, alors qu'on déclare justement tenter de penser autrement.
- 11 Ainsi, mais peut-être est-ce simplement dû à la reprise non critique du discours officiel tenu dans le projet Dylan (mais n'est-ce pas le rôle du chercheur que d'en discuter ?), on trouve, dans le texte support à ma réaction, des passages comme les deux qui suivent (les caractères en gras ne sont pas dans le texte d'origine) :

Le projet traite de la thématique 3.3.1. consistant à savoir si et comment **une société européenne** fondée sur la connaissance, visant à assurer le développement économique et la cohésion sociale, peut être créée en **dépît d'une diversité linguistique plus importante** suite à l'élargissement de l'Union Européenne.

(Berthoud, 2010 : 4).

Ces propositions doivent conduire à développer, au travers de mesures politiques, les conditions dans lesquelles le plurilinguisme européen peut **se transformer en avantage individuel et collectif** au sein d'une économie globalisée

(Berthoud, 2010 : 7-8).

- 12 Dans ces passages, l'implicite malencontreux non traité est que le plurilinguisme européen n'est pas actuellement un avantage individuel et collectif, et cela aurait peut-être sauté aux yeux de l'auteure si elle avait fait l'analyse critique de "langue" et de "diversité". On notera également que l'avenir envisagé pour l'Europe est celui "d'une société européenne" (unique !).
- 13 La question se pose donc de savoir si on peut sans incohérence, tout en s'ancrant implicitement dans un cadre linguistique "classique", parler de "diversité" linguistique sans finir par s'empêtrer dans des notions contradictoires, soit par simple et bien compréhensible inattention critique (une formation de standardophone vise à en faire un sourd à la diversité, et cela fait partie de l'historicité de la plupart des chercheurs en activité), soit, si ce discours émane du financeur, en raison de réticences tactiques à critiquer les présupposés et implicites d'une autorité qui finance des recherches, ce qui n'est jamais une très bonne entrée en matière, au moins au stade de la sollicitation de financements. Cette tactique peut se comprendre, mais, en même temps, interroger : à quoi cela sert-il, si on est favorable à des formes de diversité linguistique et culturelle, de participer à des projets aux formulations incohérentes, sans même les critiquer et donc en les cautionnant implicitement, et en laissant perdurer ce qui constitue pour le moins des ambiguïtés ennuyeuses ? Certes, on peut espérer en infléchir le cours de l'intérieur, tactique entriste classique, mais si cela ne se perçoit pas par l'infléchissement des discours et politiques officiels, ou par des critiques de la part des chercheurs, est-ce vraiment efficace ?
- 14 En effet, si l'on va explorer le site du programme Dylan, on trouve, spectacularisée en épigraphe de la toute première page consacrée au programme⁵ :

The human language faculty has an endowment for multilingualism. Assuming that this can be confirmed, the view of child bilingualism as a potential source of possible disturbances must be abandoned. Instead, monolingualism can be regarded as resulting from an impoverished environment where an opportunity to exhaust the potential of the language faculty is not fully developed

(Meisel, 2004).
- 15 Il est peu intéressant pour ce qui me préoccupe de savoir ce que l'auteur initial de cette citation voulait dire exactement : ce qui importe ici, c'est surtout l'effet de la mise en scène de cette citation, qui n'est pas traduite dans les versions du site dans d'autres langues, contradiction supplémentaire dans un programme qui considérerait la diversité linguistique comme une chance.
- 16 En effet, vers des aptitudes de quel ordre pointe "endowment" : aptitudes génétiques ? Naturelles ? D'autres encore ? L'être humain serait donc "naturellement" "génétiquement", "doué" ? (= "endowed") pour le multilinguisme, et les monolingues seraient donc des êtres contrariés dont on aurait tronqué les potentialités (génétiques ? naturelles ?). Il me semble problématique, dans un texte en sciences humaines traitant de diversité, de penser opportun de la préférer "programmée" d'une manière ou d'une

autre, et non pas culturellement, historiquement construite. En effet, pour les institutions européennes, il me semble politiquement plus fécond de revendiquer la dimension culturelle et historique de la diversité plutôt que de la situer dans un inexorable ordre des choses. Cela suppose cependant un texte revendiquant et critiquant la part de l'héritage européen qui est homogénéiste et stabiliste qui est peut-être difficile à susciter ? Revendiquer la dimension historico-culturelle de la diversité aurait pour effet, en proposant une hypothèse sur la construction de l'homogénéité et de la diversité, d'en suggérer des fonctions, et d'esquisser des formes de politiques : les politiques peuvent sans doute infléchir ce que l'histoire humaine a antérieurement construit (mais encore faut-il avoir reconnu et critiqué cette histoire au nom d'un projet différent) ?

- 17 Le seul avantage argumentatif que je puisse concevoir à cette conception programmée de la diversité serait de rétorquer à ceux qui pensent que le monolinguisme est l'état "normal" de l'humain, en usant du même registre qu'eux, mais avec l'inconvénient alors de reprendre à son propre compte leur malencontreux implicite et donc leur perspective.
- 18 On peut facilement comprendre la volonté de combattre la domination des unilinguismes dans le monde actuel en cours de mondialisation, et j'y souscris. On peut également comprendre que l'on veuille, tant sont fortes les résistances, user de provocation pour se faire entendre, et j'y ai moi-même sacrifié (cf. la version orale en ligne des débats de cette journée, qui suscite de vives réactions). Mais il importe alors, surtout dans un site institutionnel et officiel, d'accompagner cette provocation, d'explicitier, d'enrichir, de complexifier les éléments-choc, ce qui n'est fait nulle part sur le site du programme Dylan. Le caractère officiel du site est d'ailleurs un argument pour que l'on interprète cette citation de manière tout à fait littérale : le style général du site est celui d'une recherche qui veut se donner les garanties du "sérieux" technoscientifique qui ne semble pas vraiment compatible avec l'humour et/ou la provocation.
- 19 Il est intéressant de noter que ce point de vue n'est pas isolé et accidentel, puisque cette même citation de J. Meisel est reproduite par G. Lüdi (2004), par ailleurs "Deputy project co-ordinator" de Dylan, dans un article essayant de justifier le même type de position, et cela de manière plus développée. En effet, il essaie d'y démontrer, à l'appui de la thèse de la "normalité" du plurilinguisme, mais cette fois dans une variante heureusement plus historicisée et culturalisée, que "la plupart des grands empires dans l'histoire de l'humanité étaient plurilingues", parce qu'il "est vrai que des besoins administratifs exigeaient souvent une réduction de la diversité linguistique et que c'était en général la langue du groupe ou de la personne au pouvoir qui dominait" (Lüdi, 2004). Ce n'est déjà pas la même chose que de dire "besoins administratifs" ou "besoins politiques", "administratifs" donnant l'impression qu'il s'agit d'impératifs techniques incontestables, alors qu'on peut penser qu'il s'agit d'une problématique politique : pense-t-on que les avantages de la diversité en valent les coûts ? Autre question politique, lorsqu'on parle de diversité, où s'arrête-t-on (aux grandes langues seulement ? aux langues ayant une utilité économique seulement ? Va-t-on jusqu'aux "petites" langues, voire jusqu'aux dialectes ?).

Poursuivons :

Ceci n'empêchait nullement les personnes et les régions de cultiver leurs langues et leurs spécificités culturelles. Faut-il rappeler qu'au cœur du pouvoir romain, au

Sénat, le Grec était compris - et parfois admis - à côté du Latin ?

(Lüdi, 2004)

- 20 Ce qui justifierait l'exemple emblématique proposé par G. Lüdi, à savoir la coexistence du latin et du grec au sein du Sénat romain est évidemment un argument assez curieux, si on l'analyse en termes de pouvoir politique : il n'est pas très surprenant que les locuteurs d'une langue de pouvoir comme le latin puissent se payer le luxe d'accepter un bilinguisme latin-grec au Sénat (mais que se passait-il ailleurs qu'au Sénat dans l'empire romain ?), d'autant que le grec est une langue de culture dont l'empire romain aurait difficilement pu se passer, sauf à rompre le contact avec une importante et prestigieuse tradition intellectuelle. Le problème politique du multilinguisme concerne bien évidemment aussi les cas où le rapport de force est plus inégal, et agissant dans la vie quotidienne. Puisque G. Lüdi évoque Antonio Nebrija, dont on sait que la date de publication de la grammaire coïncide avec le départ de C. Colomb vers les "Indes", cela vaut-il aussi pour toutes les langues des "Indes", alors que A. Nebrija considère, singulièrement, que "la langue est la compagne de l'empire" ?

En réalité, le plurilinguisme des nations, des régions, des institutions et des individus en Europe constitue un emblème identitaire, une composante essentielle de la culture, mais aussi une valeur économique qu'il vaut la peine de maintenir. Telle [sic] est, en tout cas, l'avis des autorités de l'Union Européenne pour lesquelles la préservation de ce patrimoine est un objectif déclaré

(Déclaration du Conseil de Cannes, 1995).

- 21 On a du mal à cerner l'opinion de l'auteur, puisque, après une affirmation assez claire, embrayée par un "en réalité" catégorique, on se prend à douter devant le "*Telle [sic] est, en tout cas, l'avis des autorités de l'Union Européenne*", où l'auteur semble moins clairement adhérer aux politiques linguistiques européennes, mais n'explicite pas ses éventuelles réserves, ce qui laisse le lecteur sur sa faim, d'autant plus que l'auteur joue un rôle important à la tête du projet Dylan.
- 22 Quand j'ai cherché la "déclaration du Conseil de Cannes" de 1995, je n'ai pas trouvé en ligne de "déclaration" à proprement parler (mais peut-être en existe-t-il une que je n'ai pas trouvée), mais des "Conclusions de la présidence" où on lit les habituelles incantations européennes sur la pluralité des langues et des cultures.
- 23 On trouve plus bas un autre argument :
- On peut en conclure à des avantages cognitifs des enfants bilingues. Un environnement bilingue et biculturel riche faciliterait, par exemple, le développement de l'intelligence, en particulier de l'intelligence verbale...
- (Lüdi, 2004).
- 24 Après l'indicatif de "peut", un conditionnel heureusement plus prudent vient atténuer l'affirmation. En effet, que des enfants bilingues développent "en particulier l'intelligence verbale" n'est pas vraiment étonnant, c'est l'inverse qu'il faudrait signaler. Qu'ils aient des "avantages cognitifs" autres et plus généraux que ceux-là est probable, si les compétences sont transversales, mais sans doute ce bilinguisme a-t-il aussi des inconvénients, dont il n'est pas question. Affirmer seulement les avantages du bilinguisme me semble caractériser une attitude qui prend simplement et mécaniquement à rebours l'idéologie monolingue, en activant le même type d'implicite sous-jacent : il y aurait un lien *nécessaire* entre le nombre de langues pratiquées et un certain nombre d'autres compétences. C'est le fondement de la citation de J. Meisel, qui cependant affirme en un sens le contraire, mais de manière plus prudente : le

bilinguisme n'est pas une source de perturbations chez l'enfant bilingue, et c'est le monolinguisme qui ne développe pas pleinement les potentialités humaines.

- 25 Pour le moment, l'argumentaire en faveur de la diversité laisse un peu le lecteur sur sa faim. Mais le site de Dylan ne craint pas d'aller plus loin.
- 26 La citation ci-dessous conduit tout droit à une dérive inquiétante, qui lie mécaniquement "langue" et "pensée" plus fortement d'ailleurs dans la version française (*inhérents aux différentes langues*) que dans la version anglaise ("*linked to different language*").

Dans l'optique de la création d'une société fondée sur la connaissance, le projet vise à montrer que la diversité linguistique qui prévaut en Europe est potentiellement un atout plutôt qu'un obstacle, un atout dont il s'agit de définir les conditions de mise en œuvre. Son but est de décrire en quoi différents modes de penser, d'argumenter et d'agir, **inhérents aux différentes langues**, contribuent à la construction et au transfert des connaissances et interviennent dans le contrôle de l'interaction, la résolution de problèmes et la prise de décision. Le projet vise à fonder scientifiquement la construction de répertoires plurilingues comme ressources pouvant être mises en œuvre dans la diversité des contextes professionnels, politiques et éducatifs (caractères en gras de mon fait).

In the context of the emergence of a knowledge-based society, the project will seek to identify the conditions under which Europe's linguistic diversity can be an asset rather than a drawback. Its goal is to investigate how different modes of thought, argumentation and action, which are themselves **linked to different languages**, partake in the development and transmission of knowledge, and what role they play in the control of interactions, problem solving and decision making.

The project aims to provide scientific backing to the concept of multilingual repertoires as resources that can be put to use in a variety of professional, political and educational contexts (caractères en gras de mon fait).

- 27 On se trouve en plein essentialisme linguistique et en plein positivisme à la fois, la coïncidence n'étant sans doute pas fortuite:
- les langues (qui, logiquement, dans ce cadre, existeraient indépendamment des locuteurs, sociétés, puisqu'elles agissent sur elles) induiraient chez leurs locuteurs "différents modes de penser, d'argumenter et d'agir, inhérents aux différentes langues".
 - les sciences seraient en capacité de "*provide scientific backing*", version anglaise encore une fois nuancée de "fonder scientifiquement" les bienfaits du multilinguisme.
- 28 La convergence entre positivisme et essentialisme linguistique n'est pas si étonnante que cela, puisque le positivisme fait l'hypothèse que le monde est suffisamment homogène et stable pour qu'on puisse envisager la recherche selon des protocoles, sur des échantillons, qui étant considérés comme homogènes par rapport à la population mère, permettraient, par extrapolation, de prédire des comportements humains.
- 29 Lorsqu'on examine le terme "langue", on s'aperçoit en effet des ambiguïtés vers lesquelles il pointe :
1. Langage **commun à un groupe social (communauté linguistique)**
 2. **Système** d'expression **potentiel** opposé au discours, à la parole (Petit Robert, article "Langue").
 3. Langage correspondant à un domaine d'emploi à l'intérieur d'une même communauté linguistique
- Ensemble de signes linguistiques et de règles de combinaison de ces signes entre eux, qui constitue l'instrument **de communication** d'une communauté donnée (Dictionnaire universel francophone).

*La notion de langue est saisie intuitivement de façon généralement satisfaisante. **Pour avoir entendu parler une langue étrangère** (ou une variante de sa propre langue), les sujets parlants prennent confusément conscience de la **spécificité** de leur système linguistique, même s'il leur reste la vague idée qu'il y a quelque scandale dans les différences qu'ils observent*

(Arrivé, Gadet et Galmiche, 1986)

*Au sens le plus courant, une langue est un instrument de communication, un système de signes vocaux **spécifiques aux membres d'une même communauté***

(Dubois et al., 1994).

(Les mots en caractères standard sont en italiques dans les textes cités, le gras est de mon fait.)

- 30 Une langue serait donc, par définition, revendiquée par un groupe humain (et un seul), pourrait même en être spécifique, et mieux identifiée à travers l'expérience de l'altérité d'autres langues (donc revendiquées elles aussi par d'autres groupes), ce qui serait utile pour mieux percevoir la sienne. Il s'agit là d'une définition très sociolinguistique, qui fait la part belle au constructivisme et à l'émblématique. Cela n'empêche cependant pas en même temps de tenter de réduire par ailleurs les langues à une simple fonction d'instrument de communication homogène et stable (puisque tributaire de "règles", qui seraient aux sciences humaines les "lois" des sciences dures). On a cette fois une définition essentialiste, qui fournit tous les arguments pour la standardisation des langues, et pour justifier les monolinguismes étatiques.
- 31 Une langue est donc tout et son contraire, puisqu'elle est un instrument de communication qui dépasse néanmoins largement cette fonction, et qu'elle ne peut se définir que par référence à un groupe social la revendiquant, tout en étant un "système", en principe donc autonome de toute forme de reconnaissance sociale. On peut faire l'hypothèse que, dans les cultures dominantes des états-nations européens, plus on perçoit clairement la dimension identitaire des langues (ce qui risque de les instabiliser dans leur forme essentialisée), plus on les définit, comme de manière compensatoire, comme des instruments de communication fonctionnant mieux lorsque stabilisés. C'est ce faisceau de contradictions qui a permis de fonder à la fois la linguistique structuro-nationiste, et les états-nations, qui, redoutant que la dimension identitaire des langues concurrentes de la langue nationale leur permette d'y résister, tendaient donc à définir "langue" étroitement par la communication (ce qui justifie le monolinguisme, la standardisation, la linguistique structurale et ses méthodes reposant sur les "corpus" décontextualisés), tout en souhaitant malgré tout que la langue nationale ait une valeur identitaire, mais que cela ne se voie pas trop malgré tout, puisque cela légitimerait la présence des autres langues ayant les mêmes fonctions.
- 32 B. Latour (1996) nous a appris, devant de tels enchevêtrements de contradictions, à rechercher ce que permet de *faire* ce qu'il appelle l' "idole", sur laquelle on projette des contradictions, et donc ce qu'on ne pourrait pas faire sans ces faisceaux hirsutes qui constituent une sorte d'écran de fumée. J'ai, pour ma part, défendu l'idée que plutôt que de continuer à fabriquer ces idoles, on pourrait aussi soit proposer d'autres notions, soit revendiquer les contradictions qui nous incitent à construire des idoles pour les y projeter et ainsi nous en dédouaner, ce qui me semble politiquement et éthiquement plus transparent (Robillard, 2008-a, 1), car plus informatif et donc responsabilisant pour le chercheur et le citoyen quant aux bénéfices, inconvénients, enjeux et limites des travaux de la recherche.

- 33 Réutiliser "langue" sans forme de critique, de nuance ou de redéfinition, consiste donc à reconduire la définition dominante, homogénéiste, stabiliste, qui a assis la tendancielle bi-univocité langue-nation qui a elle-même fondé le principe du monolinguisme étatique (Baggioni, 1997), précisément l'un des obstacles auxquels se heurtent les politiques linguistiques européennes actuelles, si elles veulent vraiment favoriser le plurilinguisme et la diversité.
- 34 Ne pas critiquer cette notion conduit inexorablement à la fabrication de complexes idoles latouriennes.
- 35 Celles-ci ont eu pour nom par exemple "interlangue" dans les années 1970, "compétence plurilingue" dans les années 1990. Ces notions n'ont certes pas été élaborées seulement pour sauver les "langues", et servent bien mieux et plus qu'à cela. Ainsi, la compétence plurilingue a, entre autres intérêts saillants et stratégiques, celui, par rapport à l'interlangue, de décaler la façon de poser la question, en accentuant la dimension des "compétences", et déplaçant le centre de gravité de la réflexion de la "langue" vers le locuteur.
- 36 Il est très instructif de lire attentivement l'un des textes historiquement fondateurs de cette notion et fréquemment cités pour cette raison (Coste, Moore, Zarate, 1997), car on peut y percevoir, comme dans le texte fondateur de Prudent (1984) sur l'interlecte, analysé dans Robillard (20010000-00-00T00:00:00NT), nombre d'ambiguïtés que j'interprète comme autant de signes de l'âpre lutte que livrent ces chercheurs contre les forces historiques qui les ont formés.
- 37 Dans cet article, la notion de langue n'est nulle part discutée, le sens du terme étant considéré comme acquis (alors que, en Europe seulement, les types de "langue", et de situations fourmillent). Poser ensuite la question en termes de compétences est argumentativement très pertinent assez émancipateur de la "langue", car cela oriente d'emblée vers la pluralité : on pourrait considérer comme presque redondant de parler de compétences plurielles, puisque l'un des intérêts majeurs de la notion de compétence est de poser les problèmes en termes transversaux par rapport à des domaines considérés comme différents dans la culture ambiante.
- 38 Cette orientation mérite néanmoins sans doute, maintenant, une critique allant dans le sens de son approfondissement. On peut s'aider pour cela des textes émanant notamment des situations radicalement plurilingues, complexes, telles que les situations créoles analysées par L.F. Prudent (1981 pour un texte fondateur, et autres références en bibliographie) à condition de ne pas réduire, comme on l'a fréquemment fait (Robillard, à paraître) la portée épistémologique de ces textes en n'y voyant que des aménagement mineurs des notions de diglossie et de bilinguisme.
- Le parler bilingue présuppose ainsi à la fois le maintien de systèmes distincts, avec des règles super-ordonnées aux systèmes qui conditionnent l'apparition et le fonctionnement des changements de codes dans le discours, et une utilisation stratégique des effets de sens liés à l'alternance. Les locuteurs plurilingues ne changent pas de langue sans raison dans la conversation. Le changement donne une dimension polyphonique au discours, et remplit des fonctions discursives multiples (Coste, Moore, Zarate, 1997).
- 39 Les "systèmes" (implicitement clos, comme dans la tradition linguistique dominante) restent ici aussi implicitement essentialisés et non contextualisés. En effet, ils "conditionnent" les "changements de codes", et un locuteur plurilingue ne saurait, selon ces auteurs, "chang[er] de langue sans raison". Il est probable que cette vision du

plurilinguisme soit pertinente pour certains types de bilingues (peut-être des plurilingues scolaires par choix, au moins familial, puisque des cultures d'apprentissage scolaires cultiveraient les attitudes "mono-" comme l'argumentent fort bien les auteurs). Il n'en demeure pas moins qu'il faudra bien un jour faire une place dans la théorisation générale à d'autres types de plurilingues, peut-être en majorité dans le monde, ceux à qui l'on apprend tardivement que ce qu'ils ont parlé jusqu'à un jour fatidique, est, pour d'autres, notamment les institutions, plusieurs langues. Pour ceux-là, c'est, si on l'exprime du point de vue qui n'est pas initialement le leur, ce serait, si cela avait du sens, peut-être *ne pas changer de langue qui ne se ferait pas sans raison*, mais bien entendu ce type de locuteurs ne formuleraient pas les choses ainsi, ou pas uniquement ainsi, ne serait-ce que parce qu'ils n'échappent pas à la scolarisation.

Il est en effet nécessaire de distinguer entre ce qui relève des savoirs purement linguistiques, et ce qui relève des savoirs langagiers qui sont attachés aux connaissances du langage en général, et qui peuvent s'acquérir par le biais de l'une ou l'autre langue, et se transférer de l'une vers l'autre

(Coste, Moore, Zarate, 1997).

- 40 Il semble également un peu paradoxal, dans la logique des "compétences" de poser des savoirs qui pourraient demeurer "purement linguistiques" : ainsi par exemple, la notion de paradigme n'a rien de spécifiquement linguistique : à chaque fois qu'on fait un choix, on la mobilise sans le savoir (et le savoir ne signifie pas mieux le faire), de même que la dimension syntaxiques peut être considérée comme une des formes spécifiques des contraintes de hiérarchie et d'ordre en général : faire une omelette nécessite une syntaxe, jouer aux échecs, etc.
- 41 Dans la continuité de ces considérations, il n'y a sans doute aucune raison de considérer que les compétences se *transfèrent* d'une langue à l'autre, ce qui repose sur l'idée d'appropriations forcément *successives*, et/ou consacrerait les langues : chez le locuteur plurilingue ontologique⁶, la question n'a d'ailleurs pas vraiment de sens, puisque les "langues" constituent un découpage surimposé et/ou cristallisé *a posteriori* à des compétences souples que rien ne laissait supposer écartelées entre des champs divers, et qui, même après l'intervention des institutions, continue à être considéré, selon les circonstances, comme divers ou unifié.
- 42 Le transfert simple ne peut pas s'imaginer sans qu'il y ait transformation concomitante et du côté de ce qui a été transféré, et du côté de ce vers quoi le transfert à eu lieu : une traduction peut modifier le sens du texte "original", comme le rappellent les herméneutes (Gadamer et la notion, un peu idéalisée sans doute, de "fusion des horizons"). Dans cette perspective, et dans la même logique, il est difficile de parler de "phénomènes originaux, comme en particulier le parler bilingue : il serait facile d'argumenter, en changeant simplement de point de vue, que c'est le parler monolingue qui est très original dans le monde.
- 43 Ces quelques exemples, qui font écho à ceux analysés plus haut, constituent autant de cas que l'on peut considérer comme des métonymies de processus conflictuels au moment de l'écriture de ce texte, à caractère tant socio-historico-idéologiques qu'affectifs et intellectuels : dans la mesure où nous tentons de changer un univers hérité historiquement, et en fonction duquel nous nous sommes construits et configurés adaptativement, cela n'a rien de surprenant. On peut en effet tout à fait s'attendre à ce que de telles batailles doivent se livrer pour que change le monde, autant au sein des institutions qu'au sein de chacun, puisque nous avons intériorisé ces

tabous, règles, injonctions sociales et institutionnelles, y compris celles qui poussent au déni : la notion de langue est un pilier des états-nations européens, la mettre en cause n'est évidemment pas chose facile, tout comme la diversité est tendanciellement perçue comme non problématique et non conflictuelle, parce qu'il est bien plus coûteux de la voir autrement.

- 44 Persister à ne pas mettre en cause ces piliers, c'est s'ancrer dans un univers où la domination du monolingue et de ses habitudes de discours et stratégies argumentatives est laissée intacte, ce qui est une entrée en matière peu efficace, puisque la partie est probablement perdue d'avance tant les règles sont inévitables. En accepter les présupposés implicitement, sans s'autoriser à les mettre en évidence et les critiquer, consiste à se laisser imposer la gageure d'essayer d'exprimer un point de vue contraire dans des formes lexicales et discursives qui ne permettent pas vraiment de le faire sans finir par se contredire, ou d'entériner des implicites parfois fâcheux, précisément ceux que l'on s'acharne par ailleurs, à coups de politiques coûteuses, à combattre, alors qu'on continue à les véhiculer dans son propre discours. On s'aperçoit donc que le cas du projet Dylan n'est pas unique (on verra plus bas celui du Conseil de l'Europe).
- 45 La "langue", dans son sens homogénéiste, stabiliste et anhistoriciste, résiste bien, sans doute parce que cette notion reste un pilier politique impensé dans de nombreux états, notamment européens (comment un programme du PCRD comme le programme Dylan pourrait-il s'en détacher ?). Ensuite parce que ces notions sont construites par des chercheurs soit/et nourris de linguistique, pour lesquels cette notion est un pilier disciplinaire, soit/et préoccupés de didactique, et qui ont alors du mal à se départir de "langue", ou encore par des chercheurs ayant peu ou pas d'expérience des situations de plurilinguisme plus radicales, qui, pourtant, existent bien aussi bien en Europe (mais il s'agit alors de "petites" langues dont l'utilité économique est difficilement démontrable) qu'ailleurs.
- 46 Du point de vue d'une posture herméneutique (Robillard, 2008a), il n'y a rien que de plus attendu et de plus banal que la dynamique de ces efforts de réinterprétation du monde analysés plus haut pour le maintenir dans un état d'intelligibilité qui nous permet d'y agir, et je m'associe volontiers à ce travail du sens, sans nécessairement adhérer au détail de ces argumentaires comme on a pu le voir. Si l'on souhaite un monde plus démocratique (des termes associés au segment "démocratie" apparaissent à huit reprises dans le texte support auquel je réagis, sans compter des termes proches comme "justice sociale"), il me semble utile de commencer par s'assurer que les moyens de construction, par la recherche, de significations du monde pour y agir, soient eux-mêmes démocratiques, ce qui ne me semble pas le cas en ce qui concerne les arrière-plans du projet Dylan (mais ni plus ni moins que la majorité des programmes de recherches en sciences humaines). De même, et cette fois pour ce qui concerne les perspectives du Conseil de l'Europe, il me semblerait utile de placer les propositions faites dans ce cadre à l'intérieur de l'ensemble des phénomènes des divers plurilinguismes européens et de l'ensemble des plurilinguismes mondiaux, pour, à la fois, mieux faire ressortir la spécificité des propositions faites, et leur lien avec des présupposés précis. Autrement, on s'expose (ce qui est déjà le cas) à l'adoption, sans réflexion critique, de ces propositions ailleurs (comme c'est le cas malheureux du CECR, et de certaines propositions dans la mouvance du "*language awareness*" (Robillard, 2008-b), y compris là où cela est soit inutile, soit nocif, sans adaptations, souvent, il faut le

signaler, sans que les auteurs de ces propositions l'aient explicitement voulu : dans le cas du "CECR", la spécificité "européenne" est clairement balisée.

3. Langue/positivisme/altérité

Cela conduit à une autre façon d'aborder les représentations, c'est à dire d'adopter un point de vue émique, visant à accéder à la façon dont les acteurs eux-mêmes catégorisent les représentations, et notamment dans les déclarations métalinguistiques qui émergent dans l'interaction
(Berthoud, 2010 : 20).

- 47 Il me semble un peu paradoxal, dans des programmes de recherche visant la diversité, de penser qu'un chercheur quel qu'il soit, puisse, sans plus d'explicitation, s'estimer capable d'"accéder à la façon dont les acteurs eux-mêmes catégorisent les représentations". Cela signifierait que ces chercheurs sont soit inhumains, soit surhumains (Robillard, 2008b), soit qu'ils contrôlent complètement les êtres dont ils peuvent pénétrer ainsi l'intimité "émique".
- 48 On touche là au cœur de la définition de la diversité, notion, on l'a vu, non problématisée dans ce programme. Une position fréquente en matière de diversité et de pluralité consiste à assimiler rapidement ces notions à un critère lié à la quantité : plus on aurait de langues, plus il y aurait de la diversité. Plus que le nombre, les différences qualitatives de fonctionnalité sont plus importantes, et ce sont elles qui permettent de juger s'il y a ou non diversité. Pour dire les choses autrement, c'est la différence perçue et les enjeux associés qui importe. Ou encore : ce ne sont pas les différences qui fabriquent la diversité, mais les enjeux et différences qui en fabriquent les supports, dont les langues.
- 49 Si tel est le cas, la différence "constatée" ne peut se séparer de l'expérience de la construction de la différence, puisque la différence ne peut apparaître que construite face à une altérité repérée par rapport à celui qui énonce la différence. On pourrait en dire autant du schéma que l'on trouve sur le site du programme Dylan⁷, distinguant soigneusement les "pratiques" des "représentations", comme si les "pratiques" pouvaient exister indépendamment de représentations de celles-ci, et exister indépendamment de celui qui les construit, et surtout de pourquoi ils les construit. Poser "pratiques" et "représentations" comme distinctes (même reliées par des flèches doubles qui devraient faire réfléchir) conduit à poser un monde de pratiques, dans un état indiscutable indépendant de toute construction, échappant à l'histoire et aux débats humains, étrange façon d'entamer une réflexion sur la diversité humaine, faite d'histoire, de débats, de solidarités et de conflits.
- 50 Pour éviter les jeux de mise en abyme, récursivité etc. (l'identité, la langue, se construit elle-même face à une autre identité/langue, qui, elle-même...), la réflexion herméneutique propose de considérer que ce qui fait que nous donnons sens au monde est l'obligation existentielle d'y vivre, d'y exister, donc d'y agir, de s'y projeter (P. Ricoeur). Cela incite tout être humain à amorcer ce processus en projetant sur le monde une hypothèse fondamentale selon laquelle il se croit capable de doter de significations le monde pour pouvoir s'y projeter, d'y vivre, en s'y orientant donc par projets, par anticipations, par *préjugés* (Gadamer, 1976) évolutifs tout au long de sa vie sans qu'aucun soit plus ou moins "vrai" que les autres, sinon par efficacité *a posteriori* (notamment en cas de pronostic auto-réalisateur). Cela signifie donc que les

significations que chacun, donc chaque chercheur sauf s'il est inhumain ou surhumain, donne au monde sont indissociables à la fois de (ses représentations de) son histoire, de son expérience et de sa manière à lui de se projeter dans le monde en lui donnant des significations. Chaque processus de construction de significations est donc profondément marqué par le processus de rétro-anticipation de chacun, tant dans sa vie quotidienne que dans son activité professionnelle, puisqu'il en est transversal.

- 51 Cela interroge donc très fortement, surtout dans des conditions décrites comme diversitaires et altéritaires, la possibilité d'une "expertise", "d'études" ou de "descriptions" de l'autre, ce qui impliquerait des formes de surplomb, de "capacités supérieures" ou "universelles". En effet, même si l'on prétend s'attacher à des "objets" humains (corpus discursifs, poteries, ustensiles de cuisine, ossements...) l'objectif ultime est de dire quelque chose de la "jection" d'un autre être humain ou groupe dans le monde, de son existentialité, donc de la sienne propre, puisque tout discours "de" l'autre embraye sur la propre "jection" dans le monde de celui qui produit ce discours.
- 52 Il y a donc une forte solidarité entre de désir d'adopter la posture d'expert et la conservation de la "langue" et des "corpus" au sens traditionnel de "ce qui autorise le chercheur à prendre la parole" (cf. L.-J. Calvet reprenant la phrase de Mao : *Qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole*), ce qui fait fi des expériences non formatées ou présentées comme des "enquêtes" ou "corpus". Ces notions fondent la posture d'expert, car le chercheur est actuellement d'autant plus crédible face à des institutions qu'il s'approche du modèle positiviste, institutionnellement dominant : la langue, le corpus, stables, "objets" convocables, "exhibables", manipulables sont de bien meilleurs arguments aux yeux d'autorités politiques que les processus de construction de signification dont parlent les approches herméneutiques.
- 53 Cependant, et même si le chercheur travaille avec/dans des situations qui sont proches de son expérientialité, dès qu'il y a nécessité de recherche, c'est que des différences séparent le chercheur et les autres, et dès lors, sauf à revendiquer une quelconque "congénialité" avec les autres qui lui garantirait l'accès à l'émique (hypothèse contre laquelle H.G. Gadamer (1976) donne des arguments convaincants), il est plus cohérent de partir de l'idée que l'autre n'est pas accessible au chercheur que l'inverse.
- 54 Cela est donc incohérent avec le projet de comprendre l'autre de manière "émique", parce que cela constituerait une amorce de la recherche par une forme de négation de l'autre et de sa diversité.
- 55 La question posée ici au projet Dylan n'est donc pas celle de la qualité du travail accompli, mais celle du cadre épistémologique sous-jacent. C'est donc également celle des discours racontant ce travail et en explicitant les enjeux, qui, le plus souvent, ne revendiquent pas la profonde humanité du travail du chercheur, et la place centrale de la rétro-anticipation expérientielle de celui-ci dans son travail. Cela touche donc le statut des résultats présentés, qui, sont, du point de vue résumé plus haut, des arguments (et non des "faits") pour informer le débat et la décision politique, qui appellent donc des recherches et des arguments contradictoires.
- 56 Si l'on va explorer le site d'une institution proche de l'U.E., celle du Conseil de l'Europe, on trouve, dès la première page, qu'il s'agit, pour cette institution de : "Défendre les droits de l'homme, la démocratie pluraliste et la prééminence du droit [au singulier]", ce qui passerait, par le fait de "favoriser la prise de conscience et la mise en valeur de l'identité culturelle [au singulier] de l'Europe [il s'agit de 47 pays !] et de sa diversité".

- 57 On a, décidément, apparemment bien du mal à penser la diversité en évitant les réflexes intellectuels construits par des traditions qui ont élaboré le "dallage [monolingue] européen" (Baggioni, 1997) et n'en sont à l'évidence pas sorties indemnes⁸ si on en croit les différents exemples travaillés ici, ce qui n'est pas étonnant. Une critique de ces réflexes intellectuels s'impose donc, ainsi que la construction d'alternatives théoriques.

4. Naître ou devenir divers ?

- 58 Les institutions européennes et leurs experts ne semblent pas avoir pris toute la mesure de la difficulté du traitement de la diversité au sein d'une tradition politique, historique, intellectuelle fortement marquée par l'accent mis sur l'homogénéité, la stabilité des méthodes et "données".
- 59 Si l'U.E. entend sérieusement traiter la diversité en son sein, et avec les autres entités politiques avec lesquelles elle traite, il faut que ses experts renoncent à cette posture peu cohérente avec le travail de l'altérité, ce qui signifie que, compte tenu de l'histoire de nombreux pays de l'U.E., le travail de la diversité risque d'être infiniment plus "coûteux", voire douloureux, qu'initialement soupçonné. En effet, le coût ne sera pas seulement financier, ou exprimables en termes de quantité de ressources humaines et/ou d'heures de calcul informatique.
- 60 L'essentiel du travail se fera dans le domaine intellectuel, et sera le fait de chercheurs capables d'affronter le difficile travail herméneutique qui consiste à (se) raconter son passé et d'anticiper l'avenir pour se donner un avenir infléchissant l'un de ceux qui pourraient découler du passé, tout en revendiquant ce passé (cf. le travail d'historiens allemands et français pour constituer une nouvelle histoire des relations franco-allemandes, qui favorise la construction européenne, sans négationnisme historique).
- 61 Cela entraîne un coût symbolique extrêmement important, compte tenu de l'histoire conflictuelle de l'Europe, fortement appuyée sur des langues européennes différenciées, homogénéisées et stabilisées, et une linguistique faite pour construire des langues distinctes, et ce coût est gravement sous-estimé actuellement par des perspectives techno-scientifiques qui mettent l'accent sur le recueil et l'accumulation de corpus, forcément incomplètement historicisés et contextualisés tant que l'histoire et les anticipations de ceux qui les travaillent ne sont pas intégrées au processus.
- 62 Il me semble qu'au lieu d'accepter passivement les injonctions épistémologiques, peut-être seulement implicites de surcroît, des autorités de l'U.E., une des fonctions importantes du projet Dylan et d'autres projets dans cette mouvance, pourrait être de rendre saillant ce débat, comme le dit Monica Heller dans sa perspective à elle, proche de celle qui est la base de cette contribution :

Si on accepte le fait que le savoir que nous produisons ne peut pas être vrai et objectif, il n'existe donc pas de "vraie" réalité (américaine, hétérosexuelle ou autre) que je dois découvrir et représenter. Ma tâche est de construire une représentation d'une réalité (qui n'est pas forcément la même que celle que construisent les Américains ou les hétérosexuels – mais quels Américains ? Quels hétérosexuels ?) qui est transparente si on accepte les conventions de ma démarche, discutable, mais surtout nouvelle, intéressante et utile. Ma tâche est de décider qu'est-ce qui comptera comme données et pourquoi, de saisir les limites des arguments que je formule, et de rendre tout cela explicite. Le problème demeure plutôt celui de

l'appropriation du pouvoir imbriqué dans l'exercice de la recherche
(Heller, 2003 : 24).

- 63 La posture herméneutique, en plus d'être partiellement sceptique sur l'auto-transparence du chercheur, rajoute la pertinence du travail de ce en vue de quoi le chercheur propose sa recherche.
- 64 Il ne s'agit, dans cette perspective, ni de trouver la "vraie" histoire et les "vraies" anticipations, ni de viser à tout expliciter un jour de l'histoire et des anticipations, puisque les histoires changent avec les anticipations envisagées et réciproquement.
- 65 Il s'agit d'en faire un débat permanent, un "conflit des interprétations" (Ricoeur) qui nourrit la recherche parce que, si l'on suit P. Ricoeur, la recherche avec des autres passe par un récit aux autres, ainsi placés au centre du dispositif de travail. Cette activité de récit, à son tour, en plaçant des causes et effets postulés les uns par rapport aux autres, construit le sentiment du temps humain. Ce travail est foncièrement diversitaire dans la mesure où il repose sur la traduction aux autres, donc sur un effort et une attention (éventuellement dans des modalités conflictuelles) aux autres ce qui, en modifiant les attitudes, devient un adjuvant puissant en instabilisant en permanence les points de vue auto-centrés, ce qui facilite le travail de la diversité linguistique et culturelle en instabilisant les auto-/ , ethno-/ chrono-, géo-/ etc. centrismes.
- 66 En bref, on pourrait dire que, au contraire de la majorité des chercheurs, qui considère que l'on peut à moindre coût "étudier", "décrire" la diversité en adaptant *a minima* les techniques positivistes habituelles, j'essaie de développer l'idée selon laquelle les perspectives diversitaires demandent des réaménagements plus profonds et pas seulement d'ordre technique (comme le recueil, la transcription, l'archivage, l'informatisation de corpus, les protocoles d'analyses, etc.).
- 67 Ces changements de fond sont nécessaires parce que travailler la diversité, sauf approche superficielle, conduit inmanquablement à s'interroger sur les origines, causes, de la diversité, donc mène à l'histoire (ou, plus rassurant, aux déterminismes génétiques avec les risques de dérives liés à ces courants), et donc aux aspects chaotiques des processus historiques, soit des comportements qui ne sont ni entièrement prédictibles, ni totalement aléatoires. Cela conduit ensuite également à s'interroger sur les discours savants, scientifiques, de recherche, et à considérer que, à moins que les chercheurs ne soient pas humains, ils ne peuvent prétendre que leurs pratiques et discours seuls échapperaient à la condition historique. Une orientation cohérente, à partir de ce constat, est de miser sur notre humanité pour nos recherches, en misant sur l'historicité, la discursivité, la finitude, la capacité d'adaptation, la créativité, etc. pour en faire des atouts, plutôt que, comme dans les approches positivistes, d'entrer dans un régime d'"humanité surveillée", où les caractéristiques humaines du chercheur sont suspectées, et combattues puisqu'on lui demande de se comporter comme un automate ou un auxiliaire de justice (protocoles, preuves, traces..).
- 68 Si l'on accepte cela, le parcours du chercheur commence sans doute par un travail que H.G. Gadamer appelle le "travail de l'histoire" qui consiste à expliciter aux autres comment notre histoire sociale, politique, biographique nous a construits, et à exposer aux autres nos objectifs politiques et éthiques, qui construisent le travail du sens que le chercheur donne à ce avec quoi il travaille (expérimentations, corpus, expériences, discours...). Ce travail consiste, en un sens, à estimer que nous devenons divers le jour

où nous revendiquons cette qualité avec les autres en revendiquant notre humanité historique, avec les félicités et vicissitudes qui l'accompagnent.

5. Divers comme les autres

- 69 Je pense en effet que les chercheurs peuvent d'autant mieux traiter de diversité, enjeu de notre époque s'il en est, qu'ils sont capables de revendiquer la leur propre. Cela par le biais d'un récit où ils prennent en charge et explicitent ce qui les a faits eux-mêmes "différents" en faisant ainsi l'expérience consciente de ce travail. Ce travail les rend mieux à même de donner du sens au chaos apparent que peuvent représenter, au premier contact, les autres à leurs yeux, lorsque cet effort est fait à la lumière d'un processus pour se voir comme les autres peuvent les percevoir : le résultat d'un chaos historique qui les a rendus divers, aux yeux des autres, divers comme les autres.

BIBLIOGRAPHIE

Arrivé, M., Gadet, F. & Galmiche, M. (1986). *La grammaire d'aujourd'hui, Guide alphabétique de linguistique française*. Paris : Flammarion.

Berthoud, M.-C. (2010). "Le projet Dylan ou les enjeux politiques, cognitifs et stratégiques du plurilinguisme". *Les Cahiers de l'Acedle*, vol. 7, n° 1, pp. 4-34.

Coste, D., Moore, D. & Zarate, G. (1997). *Compétence plurilingue et pluriculturelle*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.

http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/SourcePublications/CompetencePlurilingue09web_FR.doc

Dictionnaire universel francophone (1997). Agence francophone pour l'enseignement supérieur et la recherche, Paris : Hachette Edicef.

Dubois et al. (1994). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris : Larousse.

Gadamer, Hans-Georg [1960] (1976). *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris : Seuil.

Gadet, F. (2009). "Lecture critique de l'ouvrage de Didier de Robillard Perspectives alterlinguistiques". *Langage et société*, n° 128/2, http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=LS_128_0143

Heller, M. (2003). *Éléments d'une sociolinguistique critique, Langues et apprentissage des langues*. Paris : Didier.

Latour, B. (1996). *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Faitiches*. Les empêcheurs de penser en rond.

Lüdi, G. (2004). "Pour une linguistique de la compétence du locuteur plurilingue". *Revue Française de Linguistique Appliquée*, 2004, pp. 125-135.

- Prudent L.-F. et Merida G. (1984). "An langaj kréyol dimi-panaché : interlecte et dynamique conversationnelle", Paris : *Langages*, 74, pp.31-45.
- Ricoeur, P. (1969). *Le conflit des interprétations, essais d'herméneutique*, Paris : Seuil.
- Ricoeur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris : Seuil.
- Robillard de, D. (1995). "Lexicographie variationiste, linguistique, sociolinguistique : antagonisme ou complémentarité ? Prédicibilité, aléatoire ou chaos ?", communication aux deuxièmes journées scientifiques de l'AUFELF-UREF, janvier 1994, Louvain-la-Neuve, in Francard M., Latin D., *Le régionalisme lexical*. Bruxelles : De Boeck / AUFELF-UREF. pp. 185-202.
- Robillard de, D. (2001). "En lizje kokê patat ên lizje vej gardjê ? La linguistique peut-elle passer 'entre-les-langues', Exemples de contacts français / créoles à la Réunion". In Canut C. (dir), éd, *Cahiers de linguistique africaine*. 'Langues déliées', pp. 163-164, XLI-3-4, pp. 465-496.
- Robillard de, D. (2008a). "Langue(s) / systèmes / didactiques, diversité, identités". In, *Le français aujourd'hui*, "Descriptions de la langue et enseignement", n° 162, pp. 11-19.
- Robillard de, D. (2008b). "Vers une linguistique francophone de l'ère de la mondialisation : diversaliste, altéritaire, historicisée, constructiviste ? ", In *Séminaire international sur la méthodologie d'observation de la langue française. Synthèse des ateliers et contributions écrites*. Agence universitaire de la francophonie, Organisation internationale de la francophonie, pp. 153-162.
- Robillard de, D. (dir) (2009). *Sociolinguistique et réflexivité, vers un paradigme réflexif ou herméneutique ? Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, Rennes : Presses de l'Université de Rennes.

NOTES

2. http://www.dylan-project.org/Dylan_fr/home/home.php
3. J'utilise "travail" (et ses dérivés) plutôt qu' "étude", parce que la diversité nécessite un travail d'une pâte transversale au chercheur et au monde qui l'entoure, ce que "étude" ou "description", avec une connotation d'extériorité, ne traduisent pas bien.
4. "Le projet Dylan ou les enjeux politiques, cognitifs et stratégiques du plurilinguisme", 20 p.
5. http://www.dylan-project.org/Dylan_fr/home/home.php
6. Non pas parce qu'il serait simplement "né" plurilingue pour reprendre la vision simpliste de la "nativité", mais parce qu'il en aura pris conscience, et qu'il le sera donc ainsi devenu, contre les idéologies qui tentent de lui en imposer des visions simplistes (*cf. infra*)
7. http://www.dylan-project.org/Dylan_en/presentation/presentation.php, consulté le 16 octobre 2009.
8. J'ai, ailleurs (Robillard, 2008), montré les difficultés que j'ai éprouvées dans mon propre cheminement : je ne me remets donc pas en scène ici. Je pourrais facilement montrer les écueils que j'ai moi-même rencontrés, les astuces et expédients dont j'ai usé, proches de ceux que j'analyse ici, comme le fait de m'appuyer sur ceux qui, au cœur de la physique, reine des sciences positivistes, en contestaient les fondements (Robillard, 1995 en est le premier exemple).

RÉSUMÉS

Dans cet article, l'auteur part de l'examen de la présentation d'un programme de recherche concernant la diversité linguistique et culturelle (Dylan) pour évoquer des problèmes épistémologiques plus larges qui, selon lui seraient cohérents et pertinents pour le travail de la diversité.

In this article, the author avails himself of the opportunity offered by the presentation of a research program concerning linguistic and cultural diversity to extend the debate towards other epistemological problems, consistent with the theme of diversity.

INDEX

Mots-clés : diversité, épistémologie

Keywords : diversity, epistemology

AUTEUR

DIDIER DE ROBILLARD

Didier de Robillard est professeur de linguistique à l'Université François-Rabelais de Tours, au sein de l'équipe EA 4246 DYNADIV et du département SODILANG. Il a été en poste à l'Université Aix-Marseille I et à l'Université de la Réunion, et a travaillé sur les situations francophones, les créoles, les problèmes théoriques de politique linguistique. Il travaille actuellement sur les problèmes épistémologiques posés par l'étude de la diversité des langues et des cultures. Université François-Rabelais, UFR Lettres et langues, 3 rue des Tanneurs, 37041 Tours Cedex, France.

Courriel : derobillard[at]univ-tours.fr